

ROMAN

KAREN JENNINGS

Les oubliés du Cap

traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Benoîte Dauvergne

 *l'aube*

LES OUBLIÉS DU CAP

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre est édité par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication.

Titre original : *Finding Soutbek*

© Karen Jennings, 2012

Published by arrangement with Holland Park Press

© Éditions de l'Aube, 2017
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1435-2

Karen Jennings

Les oubliés du Cap

Roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

Pour Carlo.

« Et voilà désormais l'homme sans
mythes, éternellement affamé, parmi
toutes les formes du passé, creusant
et fouissant pour trouver des racines,
même s'il lui faut aussi, pour les
trouver, creuser dans les antiquités
les plus reculées. »

Nietzsche, *La naissance de la tragédie*¹

1. *Les Classiques de la Philosophie*, Le Livre de Poche, 2013.
Traduction de Patrick Wotling.

Ceux qui étaient assis sur le rivage, des personnes âgées pour la plupart, ne regardaient pas derrière eux. Ils savaient bien ce qui se passait : l'incendie se propageait dans la ville haute ; ses flammes montaient tant que, même assis sur la plage, ils sentaient une vive chaleur dans leurs dos. Ils contemplaient les vagues sombres qui rougeoyaient devant eux. Ils ne parlaient pas. Ils se contentaient de regarder la mer et d'attendre.

D'autres, les jeunes qui n'avaient aucun souvenir des incendies passés, étaient debout dans les buissons près du rivage. Ils s'appelaient les uns les autres et pointaient le brasier du doigt en poussant des cris excités. Ils oubliaient qu'ils regardaient leurs maisons brûler. À leurs yeux, c'était simplement un spectacle exaltant. Autour d'eux, des chiens aboyaient en courant le long de la lisière de la végétation ou restaient à gémir près de leurs maîtres.

D'autres encore, les mères et les pères, s'étaient éloignés de la plage. Ils avaient pénétré dans les broussailles des plaines et s'étaient mis en quête de buissons secs ou de branches mortes d'arbres chétifs,

KAREN JENNINGS

en prévision des nuits à venir. Ils connaissaient le froid qui allait bientôt s'installer. Le manque d'abri et le froid. Aussi se déployèrent-ils ; certains retournèrent vers la plage, espérant y trouver du bois flotté.

À l'intérieur des terres, la rivière, gonflée par des semaines de pluie, avait débordé et emporté les ponts sur son passage. À présent, ses eaux recouvraient les vignobles, les terres cultivées, et les routes disparaissaient sous la boue. Ceux dont les maisons brûlaient n'avaient aucun espoir de voir arriver le camion des pompiers qui se trouvait à cinquante kilomètres de la ville. La pluie tenace avait enfin cessé de tomber. Ils n'avaient plus qu'à attendre que l'incendie s'éteigne. Ensuite, ils se débrouilleraient avec ce qu'il resterait.

À l'ouest, la ville basse était intacte ; ses habitants dormaient.

Dehors, la lumière était faible. Le ciel s'éclairait à l'horizon et s'élargissait au-dessus des vagues. Déjà, les mouettes volaient bas en criant. Le maire se retourna dans son lit et enfonça son visage dans l'oreiller. Ses genoux effleurèrent ceux de sa femme. Lorsqu'il se rapprocha d'Anna, il sentit son corps se raidir, puis le matelas bougea. Elle lui tournait le dos à présent. Se levant sans bruit, elle quitta la chambre. Le maire ne souleva pas la tête de l'oreiller. Il sentit la chaleur de son propre souffle sur son nez et ses lèvres, puis se rendormit.

Lorsqu'il se réveilla, le jour traversait les rideaux. Il se leva lentement, après avoir posé chaque pied sur le sol avec précaution. Dans la salle de bains, elle avait laissé la fenêtre ouverte ; il faisait frais dans la pièce. Pieds nus sur le carrelage, il se dirigea vers le lavabo, fit couler l'eau jusqu'à ce qu'elle se réchauffe, se lava le visage et le recouvrit de crème à raser. Ensuite, il prit son rasoir et le fit glisser sur sa joue jusqu'au menton, puis sur son cou. Le seul bruit audible dans la maison était celui de la lame sur son visage. Il recommença : le rasoir glissa plus loin sur sa joue en suivant une

ligne régulière. Dans le salon, le téléphone se mit à sonner. Le maire s'arrêta un instant et tendit l'oreille, puis il posa le rasoir et plaça les mains de chaque côté du lavabo. Il s'y appuya lourdement et soupira. Par la fenêtre entrant une odeur de sel, d'arbuste, et en arrière-fond, celle, plus épaisse, de la saleté humaine. Il se racla la gorge en baissant les yeux vers le blanc du lavabo, les mains toujours agrippées aux bords. Lorsqu'il releva la tête, il vit son visage, grave dans le miroir. Dans la partie gauche se reflétait la fenêtre ouverte, petite portion encadrée de mer et de ciel. Il regarda les nuages gris, le ciel gris. C'était comme si le monde n'existait que dans ce carré. Comme s'il n'y avait rien d'autre, à part du gris.

Les maisons de la ville basse avaient été construites sur une déclivité abrupte faisant face à la mer. Bon nombre d'entre elles servaient de résidences secondaires aux familles d'agriculteurs ou aux habitants des grandes villes, mais la colline était surtout peuplée de couples retraités qui s'étaient installés ici pour profiter de la vue sur la mer. Plus haut, le sol s'aplanissait et se couvrait d'un maquis qui s'étendait sur de longues plaines rejoignant les montagnes à l'horizon. À l'est, la ville basse était flanquée d'un chenal. Il était à sec depuis les années 1920, car la rivière avait choisi un itinéraire différent pour rejoindre la mer. Autrefois, des éléphants vivaient à cet endroit. Ils s'étaient tant

LES OUBLIÉS DU CAP

frottés contre les rochers en pataugeant que ceux-ci étaient devenus lisses. Aujourd'hui, le lit de la rivière séparait la ville basse de la ville haute. Délimitée par des falaises élevées qui surplombaient la mer, cette dernière s'était développée sur un terrain plat avant de s'étendre vers le bas jusqu'à une petite baie, où des bateaux de pêche pourrissaient sur le rivage. Tout au bout de la crique se trouvait l'ancienne conserverie de poisson, fermée depuis cinq ans. Sa longue jetée en ciment, qui jadis s'avancait loin dans la mer, tombait en ruine ; les piliers s'effondraient un par un dans les vagues. La partie la plus éloignée du rivage tenait toujours debout. On y avait laissé une haute grue, dont le crochet pendait comme la corde d'une potence.

Bien qu'une semaine se fût écoulée depuis l'incendie, les gens vivaient toujours sur la plage de la petite baie, dormant sur des journaux et des sacs en plastique. Les maisons en parpaing, construites une dizaine d'années plus tôt dans le cadre d'un plan de reconstruction lancé par le gouvernement, se dressaient, noires et délabrées, le long de la pente. Quant aux cabanes, il n'en restait que des tas de cendres et de plastique brûlé ; elles étaient impossibles à distinguer les unes des autres. Certains habitants, venus récupérer ce qu'ils pouvaient dans les décombres, finirent par s'installer dans les maisons désertées. Ils se fabriquèrent des toits avec des plaques de zinc roussies et construisirent leurs

nouveaux foyers au milieu des gravats à l'aide de ce qu'ils trouvaient. Beaucoup avaient fui vers les limites de la ville en emportant tout ce qu'ils pouvaient. Leurs baraques faites de bric et de broc se dressaient à présent jusque sur les falaises. Certaines parties de la ville haute étaient maintenant inhabitées, abandonnées aux chiens et aux rats. Au milieu du paysage disséminé, ces amas ne semblaient pas près de disparaître.

Déjà, le maire recevait des plaintes de la ville basse : on se faisait voler du linge sur les fils, outils et matériaux disparaissaient des garages, et pire que tout, la brise apportait des odeurs d'excréments humains.

Des personnes civilisées auraient un peu plus de fierté, pensait le maire. Des personnes civilisées ne vivraient pas de cette façon.

Toujours face au miroir, il écouta les murmures d'une voix répondant au téléphone. Bientôt, un bruit de pas approcha. Il se déplaça un peu afin de pouvoir la découvrir dans le miroir ; une partie de son visage, son épaule.

« Oui ? »

— C'était Hannes Fouché, de la ferme Doorn. Il a trouvé une fille. Il veut savoir si tu vas venir la chercher. »

Le maire s'essuya le visage, hocha la tête. Puis il tourna brusquement le dos au lavabo, tendit la main vers la fenêtre et la ferma.

LES OUBLIÉS DU CAP

La matinée était déjà bien entamée lorsqu'il arriva à la ferme Doorn. Une semaine de soleil n'avait pas suffi à assécher le borbier de la cour. Des cageots de fruits vides étaient posés contre un mur de la grange, derrière un petit tracteur dont l'arrière était orné d'un drapeau rouge. Deux gros chiens enchaînés à un poteau, sur le côté droit de la cour, aboyèrent dans la direction du maire. Celui-ci les ignora. Il regardait ses chaussures s'enfoncer dans la boue tout en s'efforçant de marcher vers la maison sur la pointe des pieds.

Hannes vint l'accueillir sur le pas de la porte.

« Bonjour, monsieur Fortuin. Je vous offre une tasse de café ? »

Le maire secoua la tête : il avait trop à faire. Hannes dit qu'il comprenait, puis il pointa la grange du doigt.

« Je l'ai trouvée ici, tôt ce matin. Elle buvait du lait au pis de la vache. J'ai essayé de la chasser, mais elle refuse de partir.

— Est-ce qu'elle a dit quelque chose ? demanda le maire.

— Rien. Pas un mot. À mon avis, l'incendie que vous avez eu là-bas l'a effrayée, et maintenant elle est perdue.

— Peut-être. Où se trouve-t-elle, au fait ?

— Je l'ai laissée avec la bonne. Francine n'est pas là. Elle doit attendre que les routes soient déblayées pour pouvoir rentrer.

— Je vois. »

Le maire fit le tour de la maison et trouva la fille assise sur la marche de la cuisine, en train de mordre dans un morceau de pain. Âgée de 15 ou 16 ans, elle avait les cheveux courts, hirsutes, et portait une robe sous un pull qui lui descendait bien en dessous des hanches. Ses pieds étaient nus. Elle mâchait la bouche ouverte et ne regarda pas le maire lorsqu'il lui demanda son nom. Celui-ci vit que ses dents étaient petites et jaunes. Une femme sortit de la cuisine, puis toucha l'épaule de la fille.

« Pars avec lui, dit-elle. Il va s'occuper de toi. »

La fille mit le reste de son pain dans sa bouche et le mâcha lentement. Quand elle eut fini de l'avalier, elle se leva, suivit le maire jusqu'à sa voiture puis grimpa sur la banquette arrière sans attendre qu'il l'y invite. Le maire lui redemanda son nom, mais elle ne dit rien. Lorsqu'il eut quitté l'allée, il vit qu'elle s'était endormie.

Les routes de la ville haute étaient étroites et couvertes de boue, si bien qu'il était impossible de les emprunter. Le maire se gara à l'endroit où le goudron s'arrêtait pour faire place à la terre, verrouilla les portières et mit l'alarme en marche. Sur ses chaussures, la boue séchée s'était décollée et se craquelait à la pliure de ses orteils. Il fit un pas prudent sur la route de terre, mais ses pieds s'enfoncèrent et la boue recommença à les couvrir. Il jeta un œil derrière lui : la fille était

restée près de la voiture et contemplait la ville brûlée. Il l'appela et lui conseilla d'avancer avec précaution, mais ses pieds à elle aussi étaient déjà profondément enfoncés dans la boue. Tous deux marchèrent en direction des maisons noircies. Ses chaussures étaient de plus en plus lourdes et il se sentait totalement idiot à force de glisser sur la route. Il s'arrêta pour parler à la première personne qu'ils croisèrent, un vieil homme assis à côté d'un tas de gravats, son chien couché tout près de lui. Le maire lui demanda où était Willem. Le chien releva la tête, regarda le maire et la fille puis se recoucha. Resté accroupi, le vieil homme continuait à fouiller le tas de cendres.

« C'est ma famille, dit-il en levant un objet impossible à identifier. À part moi, plus personne n'est en vie. Plus personne. »

Le maire lui redemanda s'il savait où se trouvait Willem. L'homme quitta enfin des yeux les débris devant lui. Sa bouche n'avait plus une seule dent et son visage était sale. Il pointa l'église du doigt. Sans le remercier, le maire reprit sa marche. La fille ne bougea pas : elle continua à regarder fixement le vieil homme qui s'était remis à examiner les décombres. Le chien avança vers elle en agitant la queue et renifla ses mains. Flairant une odeur de pain sur ses doigts, il se mit à les lécher. Au bout d'un moment, le maire se retourna et appela la fille. Elle le rejoignit, le chien à sa suite.

L'église avait tenu bon. Plus tard, les gens diraient qu'il s'agissait d'un miracle mais la vérité, c'était que la terre autour de l'église était nue. Le piétinement des paroissiens avait eu raison des plantes ; ainsi, le feu n'avait pas pu se frayer un chemin jusqu'au bâtiment. L'église était petite et noircie par la fumée, le bois craquelé et sale autour de ses vitraux. Sur le clocher trapu, un petit buisson s'était mis à pousser dans une fissure et ses fleurs étaient grises de cendres. Le maire et la fille trouvèrent Willem dans le cimetière derrière l'église. Âgé d'un peu plus de 20 ans, c'était un homme jeune et fort. Deux tombes avaient été fraîchement creusées ; il s'attaquait à la troisième. La terre qu'il amoncelait à l'aide de sa pelle était orange ; elle colorait sa chemise, ses mains et son pantalon.

« L'incendie ? demanda le maire en désignant les tombes.

— L'un d'eux seulement. Les deux autres sont des personnes âgées qui n'ont pas survécu au froid.

— Il t'en a fallu du temps pour te mettre au travail.

— Trop de boue. On a dû attendre qu'elle sèche un peu. »

Le maire désigna la fille, qui avait erré vers l'autre extrémité du cimetière.

« Quelqu'un a signalé une disparition ?

— Non.

— Vraiment personne ?

LES OUBLIÉS DU CAP

— Non. Je ne l'ai jamais vue avant. On peut interroger les gens, mais je suis pratiquement sûr qu'elle n'est pas d'ici.

— Eh bien, elle n'a qu'à vivre avec vous jusqu'à ce que je découvre d'où elle vient. »

Willem secoua la tête en désignant la ville d'un geste.

« Où ça ? Nous n'avons même plus de maison.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'elle, dans ce cas ?

— Emmenez-la chez vous.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux que tous les putains d'orphelins du monde viennent ensuite frapper à ma porte ? Je n'arrête pas de mettre la main à la poche pour aider les gens depuis l'incendie ! »

Willem ne le regarda pas. Il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose puis il soupira bruyamment et, empoignant sa pelle, il se remit à creuser la terre orange. Le maire attendit un moment sans bouger. Quand il devint clair que les choses en resteraient là, il s'éloigna en criant à la fille de le suivre. Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre.

Après le petit déjeuner, Anna lava la vaisselle et l'essuya. Elle attendit que son mari parte pour s'habiller, puis elle quitta la maison et descendit à la plage. Sur la route, près des canalisations, il y avait

des flaques de boue jaune pleines d'empreintes de petits oiseaux. Elle les contourna afin de ne pas abîmer ces motifs. Un arrosoir à la main, vêtue d'une robe à poches, elle se rendait à la plage presque tous les jours. Des années plus tôt, son mari l'avait avertie de ne pas s'aventurer sur le rivage, lui conseillant de rester plutôt près de la ville.

« On ne peut pas leur faire confiance, avait-il dit. Je les connais. Ils sont capables de te violer puis de te tuer froidement. »

Mais au fil du temps, le maire s'était aperçu que ses menaces ne la dissuadaient pas de s'approcher de la plage. Sa femme prétextait qu'elle avait besoin de prendre l'air et de ramasser des coquillages. Il avait donc embauché des ouvriers de la ville haute et leur avait demandé de tirer de gros rochers jusqu'à l'endroit de son choix afin de former un demi-cercle d'eau, coupé de la mer mais suffisamment grand pour qu'on puisse y nager. La zone disposait de sa propre plage, fermée des deux côtés ; des petites piscines naturelles se formaient à chaque marée basse. Avant même l'achèvement des travaux, les gens s'étaient mis à l'appeler la plage de la Femme du maire. Ils employaient ce nom pour se moquer d'elle mais depuis quelque temps, son propre prénom n'avait plus le moindre sens pour elle. Sa sonorité, sa forme, l'absurde écho inversé de ses deux syllabes : An-na,

LES OUBLIÉS DU CAP

An-na, an-na-an-na-an-na. C'était un babillage d'enfant, une comptine dérisoire. Un effet de ridicule amplifié par les paroles de son mari : « J'ai fait faire cette plage pour toi, Anna. Mieux vaut ne pas t'éloigner de cette zone, d'accord ? »

Néanmoins, cette plage était un refuge à sa façon. Leur maison, la première à laquelle il l'avait amenée, ignorant tout de la ville et des gens, était petite. Il n'était pas maire à l'époque et c'était tout ce qu'il avait pu acheter. Une chambre individuelle, un salon, une cuisine... et des maisons à étage inoccupées sur trois côtés, si bien que la mer n'était qu'une absence. Il avait pointé du doigt la vue depuis la fenêtre de la cuisine, lui montrant le lit d'une rivière à sec, le sommet des toits de maisons sur l'autre rive :

« Il faut que tu gardes tes distances avec ces gens. S'ils s'approchent de toi, va-t'en ou crie.

— Pourquoi ? avait-elle demandé.

— C'est plus sûr, tu comprends ? Ils sont dangereux. Ne t'approche pas d'eux. »

Avec ces consignes, Anna avait du mal à s'occuper pendant les longues journées de travail de son mari. Il s'absentait du matin jusque tard le soir, ne rentrant qu'à la nuit tombée. À son retour, il lui semblait un inconnu. Parfois, elle regardait les jardiniers et les domestiques descendre la pente de bon matin en direction de la ville basse puis elle attendait qu'ils remontent

la côte dans la soirée, le dos courbé. Elle contemplait aussi le ciel, les ombres changeantes sur les plaines et, au loin, à des mètres au-dessus de la terre, la ligne de chemin de fer. Six fois par jour, un peu moins la nuit, passaient des trains de marchandises transportant du minerai de fer depuis la mine dans le Nord jusque sur la côte, à Saldanha. Leur passage était d'une monotonie épouvantable ; plus de deux cents wagons avançant à un rythme continu, avec ce bruit qui leur était propre. Ce son la réveillait pendant la nuit ; longtemps après leur passage, elle entendait leur écho dans le souffle de son mari.

Le maire acheta rapidement d'autres maisons. Lorsqu'il était au travail, il arrivait qu'il ne se rappelle plus où il habitait, si bien qu'il demandait aux ouvriers des ajouts inutiles qu'il oubliait ensuite – une véranda partiellement fermée, quatre salles de bains, une chambre d'amis sans fenêtre, et maintenant, un étage qu'ils n'utiliseraient jamais. Les maçons démolissaient des murs, brisaient des vitres. Ils traversaient la maison d'un pas lourd, écrasant du ciment et de la matière végétale qui s'incrustaient dans les tapis. Ils criaient, s'asseyaient où cela leur plaisait. Aux yeux d'Anna, l'excès et le bruit rendaient chaque pièce, nouvelle ou ancienne, effrayante.

« Laisse-les partir. Nous avons ce qu'il nous faut maintenant, le suppliait-elle.

LES OUBLIÉS DU CAP

— Tu n'as pas envie d'une demeure dont nous pourrions être fiers ? Je veux une maison comme aucun de nous n'en a jamais eu.

— Il y a tellement de bruit... et de pièces. Il ne nous en fallait pas autant.

— Elles serviront, ne t'en fais pas. J'ai des projets pour chacune d'elles.

— La saleté... »

Lorsqu'Anna s'était tue, Pieter avait tourné la tête de son côté, prenant soudain conscience de sa nouvelle pâleur. De la poussière s'était déposée sur ses cheveux, ses sourcils ; des particules s'étaient logées dans le creux de ses clavicules. Si elle se levait de son fauteuil, la trace de son corps resterait sans doute imprimée sur le tissu, délimitée par la poussière.

« Depuis combien de temps es-tu assise ici ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, soulevant un petit nuage de particules.

Le maire employa des gens. Maria Geduld comme femme de ménage, son mari Charles comme jardinier. Il leur expliqua très clairement leurs tâches : la propriété devait rester propre et rangée. Il comptait sur eux pour s'occuper de tout ; sa femme était souffrante. Rien ne devait la perturber.

Ainsi, les endroits vides de la maison se remplirent et les quelques-uns qu'Anna s'était d'abord appropriés changèrent de propriétaire. On ne remarquait sa présence qu'au craquement d'une latte de plancher ou aux gouttes dans le lavabo lorsqu'elle venait de se laver les mains. Son dos laissait de brefs creux dans les coussins des fauteuils après qu'elle se fut levée pour permettre à l'autre femme de travailler.

Le répit vint avec les semaines de pluie et l'incendie. Le temps humide interrompit les travaux. La poussière disparut avec les maçons. On offrit un congé à Maria et Charles, sans domicile après l'incendie, afin qu'ils puissent se réinstaller ailleurs. Mais la maison était trop grande dans ce silence. Lorsque le soleil réapparaissait, Anna retournait à la plage comme avant.

« La voilà, disaient quatre ou cinq des personnes âgées assises à longueur de journée sur la véranda du magasin. Elle vient chercher de l'air frais et des coquillages. »

Dans les maisons le long de la rue, les femmes de ménage levaient les yeux puis elles observaient sa démarche lente en faisant claquer leurs langues. Plus tard, elles diraient :

« Je croyais qu'elle était malade.

— Non, non ! Elle va très bien, vous pouvez me croire ! C'est juste une feignasse de riche !

LES OUBLIÉS DU CAP

— C'est ça. Elle se croit meilleure que nous parce qu'elle habite avec les Blancs dans la ville basse. Elle se prend pour une reine ou quoi ?

— Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que j'aurais honte de vivre comme ça, pendant que les miens se tuent au travail pour moi.

— Elle n'a rien à voir avec nous ; elle ne vient même pas d'ici.

— C'est encore pire, alors. En tout cas, elle nous ressemble davantage qu'aux autres. »

Peu de gens allaient à la plage de la Femme du maire. Elle était couverte de débris de coquillages, tranchants sous la plante des pieds. Anna portait toujours des chaussures et marchait à pas prudents. Elle fouillait les rochers du regard, pierres orange parsemées de cavités rondes creusées par les vagues où vivaient des bigorneaux, des moules, de petites créatures dont elle ignorait le nom. À l'endroit où la plage rejoignait le trottoir, il y avait un rectangle de ciment sur lequel était posé un banc en béton. Installé ici sur ordre du maire, il portait une plaque avec le nom de sa femme et la date de sa mise en place. Tout autour, Anna cultivait un jardin de fleurs en pot, imperturbables dans le fort vent salé. Après les avoir arrosées, elle s'asseyait sur le banc puis regardait la petite plage et son demi-cercle de rochers.

En inclinant la tête d'une certaine façon, elle pouvait en partie voir les falaises au sommet desquelles se multipliaient les cabanes de la ville haute. Elle savait que, plus bas, derrière, se trouvait une petite baie où mouillaient les bateaux de pêche. La plupart étaient pourris, inutiles, leurs propriétaires les ayant abandonnés. Mais elle en voyait deux sur l'eau maintenant, tout petits par rapport aux falaises et à la mer. Elle savait qu'après l'incendie, beaucoup de gens s'étaient installés dans les salles abandonnées de la conserverie de poisson et elle les entendait s'appeler les uns les autres. Elle ne pouvait pas les voir et ne comprenait pas ce qu'ils disaient, car seul lui parvenait un lent murmure porté par la brise. Anna tendit le cou et se leva légèrement du banc. Se souvenant brusquement que les gens la regardaient depuis le magasin, elle recommença à contempler le demi-cercle de rochers, le soleil au-dessus de sa tête, la mer grise et immobile.

Après l'incendie, les dames de la ville s'étaient rassemblées à la demande du maire afin de préparer un repas quotidien fait de soupe et de pain pour ceux de la ville haute, financé par le fonds modeste que versait le gouvernement. Lorsqu'Anna avait demandé à se joindre à elles, les femmes lui avaient fait bon accueil. Pourtant, à son arrivée le premier jour, elles lui avaient